

LES PLAISIRS DIFFICILES

Du même auteur

Le Lézard
Roman
2004, Fayard

Les Maladroits
Roman
2007, Fayard

MARK GREENE

**LES PLAISIRS
DIFFICILES**

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN : 978-2-02-111735-6

© Éditions du Seuil, avril 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ;
ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni
dans les circonstances où elles auraient fait un
extrême plaisir.

La Bruyère

L'héritier

La raquette de tennis et le Nikon, voilà ce qui me restait de lui, les objets qu'il avait aimés, qui l'avaient accompagné toute sa vie, m'étais-je dit en revenant du cimetière où j'avais assisté à l'incinération, si tant est qu'on assiste à une incinération. J'avais vu son visage pour la dernière fois et j'avais posé ma main sur sa poitrine, recouverte d'un drap. Ensuite le tapis roulant s'était mis en marche et le cercueil avait disparu derrière un rideau de caoutchouc noir, comme un bagage de cabine dans le détecteur à rayons d'un aéroport, et, quelques minutes plus tard, on m'avait fait entrer dans une petite pièce, et j'avais vu l'extrémité du cercueil dans le four du crématorium et les flammes à travers la vitre.

J'avais voulu qu'il les emporte avec lui, une idée un peu stupide, et, par chance, cela s'était révélé impossible. J'avais posé la question à l'employé des pompes funèbres, je lui avais fait part de mon souhait, mon souhait de fils unique qui, pensais-je, devait obligatoirement rencontrer son adhésion. La demande n'avait pas eu l'air de le surprendre (il devait en recevoir de plus absurdes). La

raquette c'est possible, avait-il répondu, mais pas l'appareil photo. Ce sera les deux ou rien, m'étais-je dit, et j'avais décidé de les garder pour moi, sur-le-champ je leur avais conféré un statut de reliques, et j'avais songé, dans la voiture, à la meilleure façon de les conserver, de les mettre en valeur. De retour chez ma mère, j'avais ouvert le sac et je les avais placés sur l'étagère supérieure du meuble où s'alignaient les trophées remportés au cours de ma carrière de champion.

Il était né à Périgueux, en 1941, dans une famille de six enfants. Son père, contremaître à l'usine Marsaud, fabriquait des machines-outils pour l'industrie de la chaussure. En ce temps-là, les entreprises françaises embauchaient à tour de bras et, logiquement, les frères Kubicek étaient destinés à retrouver leur géniteur dans les ateliers du nord de la ville.

Mais mon père ne l'entendait pas de cette oreille. À quinze ans, grâce au pécule qu'il s'était constitué en travaillant, l'été, dans une station-service des environs, il acheta son premier appareil photo. Ceux qui l'ont connu peuvent en témoigner : il ne quittait jamais son petit Kodak, l'emportait à l'école dans son cartable, le rangeait sous son pupitre pendant les cours. Il photographiait tout et n'importe quoi, ses camarades de classe, la famille, les bâtiments et les églises de la ville. Des voisins lui passaient de petites commandes (peu d'ouvriers, en ce temps-là, possédaient un appareil) : des clichés d'enfants, de cyclomoteurs... Puis, lorsqu'on s'aperçut qu'il connaissait son affaire, il eut droit à ses premiers

mariages. Il acheta un autre appareil, plus sophistiqué. À la fin de la cérémonie, le père de la mariée lui glissait dans la poche quelques billets de dix francs. Un photographe professionnel menaçait de le dénoncer, puis, se ravisant, lui proposa une place d'apprenti. C'était au printemps, la saison nuptiale battait son plein. Mon père avait dix-sept ans. Il renonça à l'usine où sa place l'attendait. Deux de ses frères, déjà, y occupaient un poste sur la même chaîne de montage.

Un jour, le photographe qui l'employait tomba malade. Il devait se rendre à un mariage important : la fille du préfet épousait le fils d'un médecin. Mon père le remplaça. Le banquet avait lieu dans un club de tennis : le Country Club de Périgueux, situé au nord de la ville. Un rideau de peupliers d'une hauteur imposante le signalait à des kilomètres à la ronde, on pouvait l'apercevoir jusqu'à Marsac. C'était la première fois qu'il pénétrait dans cette enceinte mystérieuse, réservée aux notables de la région. Il s'y rendit de bonne heure, afin de repérer les lieux et de mettre en place son matériel (il transportait, dans de grosses sacoches, deux appareils, des trépieds et des projecteurs qui pesaient une tonne).

Son dispositif installé, il se promena dans le club, s'assit sur un petit banc le long d'un court, se plut à observer les joueurs. Ce fut le début d'une journée cruciale, celle où son destin se décida, comme les couleurs se fixent sur le papier argentique, n'en bougeront plus sauf pour faner, virer au jaune sépia qui rattrape tout. Il portait le costume noir que son père lui avait prêté (le seul costume,

vieux de quinze ans, que la famille possédait). La veille, il avait ciré ses chaussures et sa mère avait repassé sa chemise blanche, s'y reprenant à deux fois parce qu'elle avait laissé des plis.

Malgré son inexpérience, cette mission fut un succès. Au cours du banquet, mon père circula entre les tables, faisant une série de portraits saisis sur le vif, comme s'il réalisait un reportage. L'ambiance était bon enfant : c'étaient les années soixante, la France prenait goût au bonheur, s'initiait à la désinvolture. À plusieurs reprises, on l'invita à boire du champagne et, lorsqu'il avait vidé sa coupe, on la remplissait aussitôt. Il eut l'impression de faire partie de la fête. Certains convives, notamment des jeunes gens qui possédaient aussi un appareil, lui demandaient des conseils, s'entretenant avec lui comme s'ils appartenaient au même monde. Il était encore mince (un an avant sa mort il dépassait allégrement les cent kilos), et plutôt joli garçon. Il n'avait pas les manières rugueuses de ses frères, évitait les intonations et les expressions familières qu'ils affectionnaient (en particulier lorsqu'ils étaient en sa compagnie, comme s'ils avaient deviné, déjà, qu'il s'apprêtait à trahir son camp, et voulaient le lui faire sentir).

Ses photographies furent unanimement saluées. Dès lors, on le réclama dans bon nombre de mariages bourgeois, d'anniversaires et de baptêmes, au grand déplaisir de son employeur, qui le rétribuait à peine et lui faisait des réflexions acides. Il décida de se mettre à son compte, obtint un prêt et ouvrit un magasin de photographie dans

la vieille ville. Il établit son laboratoire dans l'arrière-boutique, acheta du matériel moderne et commença à gagner sa vie.

L'été 1963, il partit en vacances pour la première fois, dans un camping au sud de Barcelone, qui possédait un court de tennis. Le gardien lui prêta une raquette. Ses progrès (tous ces détails m'ont été rapportés par lui) furent spectaculaires. C'était à croire qu'il avait toujours joué au tennis, qu'il en détenait, la *science infuse*, et qu'il avait suffi de quelques coups droits pour qu'elle affleure. Il serait devenu un champion, assurait-il, s'il n'avait pas passé l'âge. Car il avait, déjà, vingt-deux ans. Dix ans de trop : il avait raté le coche, ce n'était pas son tour. Et lorsqu'il prononçait ces mots (assis devant un verre de bière, ou, plus tard, devant un whisky), il se tournait vers moi et me regardait bizarrement, comme si l'orgueil et la désillusion se bousculaient dans sa tête.

De retour à Périgueux, il s'était procuré une panoplie complète de tennisman et avait écumé la région à la recherche d'un terrain. Il parvint à dénicher un court en dur, à quinze kilomètres du centre-ville, qui dépendait d'un centre sportif municipal. Il s'y rendait chaque jour, après le travail ou de bon matin, repoussant d'une demi-heure l'ouverture du magasin. Mais il trouvait difficilement des partenaires. Souvent, il devait se résoudre à jouer seul : il se contentait alors de pratiquer son service ou son revers en adressant la balle dans un coin déterminé du terrain opposé, une balle qui ne revenait pas, qui restait pour ainsi dire sans réponse.

Un après-midi, un membre du Country club (le fils d'un directeur de banque, dont il avait immortalisé le mariage) vint lui acheter des pellicules. C'était l'époque des internationaux de France, la conversation dériva sur le tennis. Dans ce domaine, mon père lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Ses connaissances étaient impressionnantes : il savait sur le bout des doigts le palmarès des joueurs du moment, leurs atouts et leurs points faibles, décrivait en détail les finales des tournois du grand chelem, des finales auxquelles, bien entendu, il n'avait pas assisté. Emporté par la conversation, il déclara qu'il jouait régulièrement. Aussitôt, le jeune homme lui proposa de faire une partie. « Jeudi prochain, dit-il, vous serez mon invité. Rendez-vous à l'entrée du club, sur le parking. »

C'est ainsi qu'il pénétra dans le saint des saints, non plus comme photographe mais, cette fois, en tant que joueur. Il foula pour la première fois la terre battue comme s'il entrait dans le jardin des délices. « J'en mangerais, moi, de la terre battue... », me dit-il des années plus tard. C'était à Montpellier, à la suite d'un quart de finale que j'avais perdu, sans doute dans l'intention de me faire honte, de stigmatiser ma faible détermination. « Ah, répétait-il, si j'étais à ta place... » Je possédais les coups, la forme physique (j'étais, à cette époque, le dix-neuvième joueur français), mais l'intelligence du jeu, l'amour du jeu lui appartenaient en titre, mon père en était persuadé.

Les invitations se suivirent, une sorte d'amitié, sportive et fraternelle, se noua entre mon père et son protecteur. Six mois après avoir joué pour la première dans le club,

on lui proposa d'en devenir membre (il fallait être, pour cela, parrainé par deux adhérents actifs). Mon père saisit sa chance, paya rubis sur l'ongle son droit d'inscription et sa cotisation annuelle. Il devint ainsi, à ma connaissance, le premier membre du Country Club issu de la classe ouvrière. Au bal du 14 Juillet, place de la Mairie, il fit la rencontre d'une jeune préparatrice en pharmacie venue de Clermont-Ferrand. Je naquis l'année suivante, au mois de juin.

Il m'offrit ma première raquette à l'âge de huit mois. Je la mordillais, la suçais, la faisais tomber. Très à cheval sur l'hygiène, ma mère s'en emparait, la remplaçait par une peluche. Mais mon père, subrepticement, venait la remettre dans mon berceau. Il s'efforçait de me faire comprendre qu'il fallait serrer la poignée, mimait les gestes de base. Ma mère surgissait, se fâchait. Il riait. Leurs premières disputes datent de cette époque.

À trois ans, j'entrai pour la première fois sur un court. J'appris à ramasser les balles, à attendre la fin du point avant de les faire rouler jusqu'au joueur qui s'apprêtait à servir. Les partenaires de mon père ne semblaient pas s'offusquer de ma présence, il régnait dans le club une atmosphère joyeuse, consciencieusement tolérante et décontractée. J'avais de jolies boucles blondes, un visage rond. Je devins une sorte de mascotte, de poupon rieur qu'on venait chatouiller. Tout le monde, même le président du club, m'appelait Juju (je m'appelle Julien). Mon père était ravi. Ma mère se méfiait. Elle n'aimait pas se montrer au club, dont elle trouvait l'ambiance un peu

snob. Contrairement à lui, elle avait conservé une certaine conscience de classe. Les amies qu'elle invitait à la maison étaient des institutrices, des infirmières ou des secrétaires de mairie. Devant elles, mon père lançait des vannes douteuses, affichait une désinvolture gouailleuse. Il passait à la maison en coup de vent, courant du club au magasin. Il y vendait, depuis peu, les produits d'une marque japonaise dont il avait obtenu l'exclusivité, et avait engagé un assistant, Michel, qu'il rudoyait un peu et qui, cinq ans plus tard, se tua dans un accident de moto sur la route de Nontron.

Mon ascension fut rapide. À sept ans, je renvoyais très honorablement la balle et, à dix ans, je tenais la dragée haute à la plupart des joueurs du club. Je devins un petit phénomène, une célébrité locale dont les exploits commençaient à s'ébruiter.

Ma mère croyait à la réussite scolaire. Chaque soir, sur la table de la salle à manger, elle me faisait réviser mes cours. Mon père entraînait sans frapper, nous dérangeait sous un prétexte quelconque, fouillant, par exemple, les tiroirs du buffet à la recherche d'une paire de ciseaux ou d'un rouleau adhésif, qu'il mettait un temps fou à retrouver. Au cours du dîner, il parlait de voyages au bout du monde, du circuit ATP, des primes mirobolantes attribuées aux vainqueurs. Il finissait la bouteille de vin qu'il avait débouchée à l'apéritif (en cela, il restait fidèle aux habitudes de sa famille, où l'on se devait d'écluser les bouteilles jusqu'à la dernière goutte).

Dès le début, il avait pris en charge mon entraînement. Le professeur attiré du club lui avait proposé ses services, se heurtant à un refus catégorique. Certains membres, dont le président lui-même, avaient tenté une médiation, vantant les mérites du professeur. Mais mon père avait tenu bon : lui seul était capable de valoriser mes atouts, de déceler mes points faibles. « On ne change pas une équipe qui gagne », clamait-il. Il croyait avoir trouvé la combinaison idéale, réalisé la parfaite symbiose.

À onze ans, je participai à mon premier tournoi « minimes ». À l'aube, nous partîmes pour Montauban. À l'arrière du break Peugeot (marque quasi officielle des tennismen), un imposant matériel s'entassait : sacs de sport contenant raquettes et tenues, assortiment de serviettes, trousse médicale « premiers soins », boissons vitaminées, étuis Tupperware remplis de nourriture.

Le tournoi avait lieu pendant le week-end. Nous passerions la nuit dans un petit hôtel, situé à l'entrée de la ville. Nous n'avions loué qu'une seule chambre, à deux lits, dont les fenêtres donnaient sur une piscine recouverte par une bâche. Je gagnai mes premiers matchs, le samedi. Mon père ne tenait plus en place. Avant la tombée de la nuit, il m'entraîna sur un court afin de revoir certains détails, travailler des points faibles qu'il avait repérés pendant les parties. Il disait qu'il ne fallait rien laisser au hasard, rabâchait ses instructions avec une précision maniaque. Il réclamait mon attention, mimait les coups comme s'il se trouvait lui-même sous les feux de la rampe, exposé au regard d'un public imaginaire. Vers dix heures, nous dînâmes dans un self-service. Il vida

trois bouteilles de Carlsberg (sa bière favorite, disait-il, sa potion magique), tout en m'abreuvant de commentaires et de recommandations.

Enfin, nous allâmes nous coucher. Je me glissai rapidement dans mon lit. Mon père, quant à lui, resta près d'une heure dans la salle de bains, produisant toutes sortes de bruits d'eau, mêlés d'interjections, de grognements, de phrases incompréhensibles qu'il s'adressait à lui-même. Il revint dans la chambre entièrement nu, l'air satisfait, se jeta sur son lit et s'endormit.

Malgré la fatigue, je n'arrivai pas à trouver le sommeil. J'avais gagné mes matchs, pourtant j'éprouvais un sentiment de malaise, une gêne sournoise. Je commençais à m'assoupir lorsque mon père se mit à ronfler. Des ronflements sonores, épanouis, dont le volume allait crescendo. Je ne lui connaissais pas ce travers (c'était la première fois que nous dormions dans la même chambre). Je songeai à ma mère. Depuis quelque temps elle était triste, préoccupée. Quand ses yeux se posaient sur mon père, elle le considérait plutôt qu'elle ne le regardait, comme s'il était devenu un étranger, un homme dont les motivations ne la concernaient plus. Sans succès, elle évoquait mes notes à l'école, de plus en plus médiocres sauf en français (j'avais pris goût à la lecture, dévorais les romans de la Bibliothèque verte), soulignait l'importance d'obtenir des diplômes, de se ménager un avenir. Mon père hochait la tête, changeait de conversation.

Nous rentrâmes de Montauban le dimanche soir. J'avais remporté le tournoi. Nous roulâmes de nuit, la coupe en acier chromé calée horizontalement entre le pare-brise et

le tableau de bord. Pendant la cérémonie de remise des prix, mon père avait cru bon de s'emparer du micro (il l'avait littéralement pris des mains de l'organisateur) et s'était adressé à l'assistance, pour l'essentiel composée des familles de mes adversaires malheureux. « Merci, avait-il claironné, merci. Mais ce n'est qu'un début. Et nous sommes certains (regard circulaire sur l'auditoire), oui, nous sommes certains que vous serez encore plus nombreux, la prochaine fois, à nous soutenir. Merci de tout cœur. À bientôt. » En somme, il les invitait à déposer les armes une bonne fois pour toutes, et à se rallier à notre cause. Dans son esprit, ils n'étaient plus nos concurrents mais, déjà, notre public.

En arrivant devant la maison, à Périgueux, il n'avait pu s'empêcher de klaxonner. Il était presque minuit. Mme Ferniot, la femme de l'agent d'assurances, avait mis le nez à sa fenêtre, visiblement contrariée par ce tapage. Ces derniers temps elle évitait mon père, lui adressait à peine la parole lorsqu'ils se croisaient dans la rue (attitude mesquine qu'il attribuait à de la jalousie provinciale). Ma mère était sortie, timidement, sans dépasser le seuil de la porte d'entrée. Elle était enveloppée, je m'en souviens, dans sa robe de chambre rose, trop grande pour elle, qu'elle mettait chaque soir en rentrant du travail. Elle paraissait fragile et vieillie. Son sourire avait quelque chose de douloureux, comme s'il lui fallait, pour faire bonne figure, accomplir un immense effort.

Les tournois s'enchaînèrent. Nous partions pour des équipées de plus en plus lointaines : Clermont-Ferrand,

Toulouse, Les Sables-d'Olonne... Des membres du Country eurent l'idée de créer un « club de parrainage », association informelle ayant pour but de financer mes déplacements et mes séjours à l'hôtel. C'était une proposition généreuse, mais mon père l'accueillit froidement. « Je les vois venir, dit-il. Ils veulent monter dans le train en marche. » Il commençait, déjà, à se méfier de tout le monde. « Dans six mois, nous n'aurons besoin de personne. »

Il avait démarché des sponsors, des fabricants de vêtements et de matériel sportif, dont il attendait la réponse. La salle à manger de la maison lui servait de quartier général. Il y avait établi un *desk*, réservé aux affaires sportives : deuxième ligne de téléphone, gros agenda spiralé, étagères où s'alignaient les dossiers cartonnés (encore vides mais dûment étiquetés) destinés aux contrats, aux coupures de presse célébrant mes futurs triomphes. Désormais, nous prenions nos repas dans la cuisine. « C'est plus pratique, disait-il, on perd moins de temps à débarrasser. » Tous les jours, il m'attendait à la sortie de l'école au volant de la voiture et nous filions vers le club. Il délaissait le magasin, dont le chiffre d'affaires (je l'appris par ma mère) avait sensiblement diminué. Dans les mariages, il se faisait souvent remplacer par son assistant.

Très vite, je grimpai dans le classement national. Bien sûr, je ne gagnais pas tous les tournois auxquels je participais. Mais, quand je perdais, c'était toujours contre un joueur plus âgé et mieux classé que moi. Et, parfois, je remportais des victoires inespérées. Je réussis à battre

Jean-François Bauret, qui avait été première série quelques années auparavant. La Fédération proposa de me prendre en charge. Elle voulait m'attribuer un entraîneur expérimenté, appartenant à son encadrement. Évidemment, mon père refusa. Très vite, le bras de fer prit une dimension épique. Nous vivions dans une citadelle assiégée. Les approches de la « Fédé » étaient perçues comme des guets-apens, des manœuvres de déstabilisation. Elle était l'ennemi, l'hydre à sept têtes qu'il fallait repousser par tous les moyens. Le nom du directeur général, Philippe Doutresmes, qui supervisait la formation et l'accompagnement des jeunes espoirs, était prononcé avec indignation. D'après mon père, ce bourgeois parisien élevé dans du coton, ce fonctionnaire du tennis n'avait d'autre ambition que de l'évincer, de ruiner son œuvre, d'empoisonner la relation exceptionnelle qui nous unissait.

À dix-sept ans, je fis mes premières incursions sur le circuit ATP, disputant les qualifications de plusieurs tournois de renom. Il n'était plus question d'aller au lycée : je poursuivais mes études par correspondance, me privant ainsi de cours de français, l'un des seuls moments agréables de ma scolarité (mon père avait refusé de m'inscrire en section « sport-études », sous prétexte que je perdrais un temps fou en transports). J'engrangeai mes premiers gains, qui compensaient en partie le manque à gagner du magasin.

Sur la terre battue de Barcelone, je rencontrai au premier tour un Guillermo Vilas en fin de carrière. On jouait sur le central, devant un public assez nourri. Au

cours de cette partie, mon père écopa de son premier avertissement. Il était assis dans la tribune du fond, à deux mètres environ au-dessus du terrain. Au début du match, il se tint à peu près tranquille, se bornant à me faire des signes de la main (nous avions mis au point un code assez sophistiqué). Toutefois, lorsque je remportai mon deuxième jeu, il ne put s'empêcher de se lever, applaudissant à tout rompre et criant : « Là ! Là ! »

Selon les changements de côté, je l'apercevais en face de moi, me faisant des signes, ou bien je l'entendais dans mon dos, lançant des interjections de moins en moins contrôlées. Il se levait avant la fin des points, gênant les spectateurs qui se trouvaient derrière lui. Ils réclamaient le silence, lui demandaient de s'asseoir. Au deuxième set, Guillermo Vilas s'approcha de l'arbitre. Je n'oublierai jamais le geste du champion argentin, son doigt pointé qui signalait mon père : de cet instant précis date l'installation de ma honte. Le doigt de Vilas désignait le problème, la situation à laquelle j'allais devoir faire face, il donnait le départ du processus de décomposition.

L'arbitre, alors, demanda à mon père de s'asseoir et de ne plus se manifester pendant les échanges. Il s'assit en effet, maugréant et dodelinant de la tête. Tous les regards, dans le stade, étaient tournés vers lui. Des regards curieux, intrigués, parfois accusateurs. Qu'éprouvait-il à cet instant ? Peut-être un sentiment de gêne. Mais surtout, j'en suis persuadé (la suite des événements tend à le prouver), une forme de vanité : le plaisir de capter l'attention, d'être le point de mire d'une assemblée entière.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2009. N° 99624 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE